

C'est hier soir que j'ai appris, par les organisateurs de ces rencontres, que je devais intervenir sur le thème « du centre à la périphérie ». La chose m'a été dite crûment : « Bohigas ne peut pas venir ; personne n'est disponible dans son agence ; aucune vedette internationale, aucun parisien ne peut se libérer ; nous comptons sur toi... ». Je suis ici par défaut, non seulement d'Oriol Bohigas, non seulement du moindre de ses tireurs de plans, mais plus encore, de tous les architectes de quelque notoriété que ce soit. Dans ces conditions d'extrême précarité, je m'imagine mal résoudre, à la place de Bohigas, ou de tout autre, l'important problème du centre à la périphérie, autrement qu'en termes très généraux : le rapport du centre à la périphérie, c'est le rayon !

Je m'attarderai plus volontiers sur la seule question qui importe à l'assistance : pourquoi Bohigas n'est pas venu ? Y répondre nécessite quelques détours, et la résolution d'un paradoxe : les densités humaines s'accroissent constamment, mais les hommes vivent de plus en plus seuls. Sous une forme ou sous une autre – *les hommes se déplacent de plus en plus à mesure qu'ils se rapprochent, les quartiers périclitent à mesure que les villes s'accroissent, les ordures s'amoncellent à mesure que les camions poubelles passent plus souvent* – ce contresens commun fait les choux gras des géographes. Je prétends, en ce qui me concerne, que les densités humaines décroissent.

Pour le démontrer, il faut rappeler que la densité d'un semis varie en fonction de l'unité de mesure choisie par l'expérimentateur. Pour une unité de mesure de 100 000 000 de Km², premier chiffre rond inférieur à la surface des terres habitables, 100% des hommes résident pour une densité de 0,5 à 0,6 par hectares. À cette échelle de mesure, tout le territoire est uniformément occupé. En revanche, si nous prenons pour une unité de mesure le demi mètre carré, qui constitue une bonne moyenne entre l'emprise au sol d'un homme debout et celle d'un homme couché, 100% des hommes résident pour une densité de 20 000 habitants à l'hectare et 99,997% des terres sont désertes. Vous conviendrez avec moi qu'à cette échelle de mesure, 50 Dm², partout où il n'y a pas un homme debout, assis ou couché, il n'y a rigoureusement personne. Nous tenons là un premier élément de réponses à la question posée. À l'échelle de 100 000 000 de Km², la densité de Bohigas est de 1, à Marseille exactement comme à Barcelone. À l'échelle de 50 Dm², la densité de Bohigas est de 0, à Marseille comme presque partout à Barcelone, à l'exception du seul demi mètre carré où se trouve précisément Bohigas en cet instant précis. Dans le premier cas, nous ne pouvons être nulle part plus près de Bohigas que nous le sommes à Marseille. Dans le second, aucun d'entre nous, à Marseille comme à Barcelone, ne peut s'approcher de Bohigas, sauf à occuper le même demi mètre carré que lui, par des contorsions que la morale réprouve. Dans le premier cas, Bohigas est ici parmi nous, comme partout ailleurs. Dans le second, Bohigas n'est nulle part ailleurs qu'en lui-même, et nous ne pouvons pas le connaître.

Tout de même : je peux concevoir un territoire où nous serions physiquement présents avec lui ; il doit nécessairement exister des échelles de mesure où la densité de Bohigas varie. J'en citerai deux : sa ville et sa chambre. Pour des échelles de mesures de 50 à 500 Km², les agglomérations sont traitées en blocs, et distinctes les unes des autres. À cette échelle, on discerne des contrastes importants entre les densités urbaines, celles des campagnes et des déserts. À cette échelle, la densité humaine est constamment croissante, dans des proportions qui excèdent l'accroissement moyen de la population mondiale. Implicitement, c'est à cette échelle que les géographes nous impressionnent : 3% des hommes vivaient dans les villes en 1900, ils sont 45% aujourd'hui ; 46% des Français vivaient en ville en 1914, ils étaient 74% en 1990. La densité s'accroît incontestablement pour ce que j'appellerai les échelles de mesure d'urbanité. Mais si nous adoptons une échelle de mesure de l'ordre de 10 m², le mouvement général s'inverse, au moins dans les pays développés. Là où vous trouviez, dans une même pièce, 3 ou 4 adultes et une dizaine d'enfants, vous ne rencontrez plus aujourd'hui qu'un adolescent boutonneux, seul dans sa chambre de 10 m². Jusqu'à cette dernière décennie, la densité a décliné régulièrement, pour ce que j'appellerai une échelle de mesure de convivialité.

Pour en revenir au problème qui nous importe, ces échelles induisent des résultats remarquables. Pour une échelle de 100 Km², la densité de Bohigas est de 1 à Barcelone, et de 0 à Marseille. Pour une échelle de mesure de 10 m², la densité est de 0 dans cette salle, et de 0, 000 000 01 à Barcelone. Ce n'est pas rien. Ce que nous pressentions intuitivement – l'absence de l'architecte à cette table, et sa présence à Barcelone – se vérifie parfaitement. Mais force nous est d'émettre quelques réserves. D'une part, nous pourrions nous trouver tous à Barcelone, et n'être pas près de lui. D'autre part, quand bien même nous serions, par chance, arrivés à lui, nous ne pourrions pas tous tenir dans les 10 m² qu'il occupe. C'est également vrai dans cette salle. Dans mon environnement immédiat, j'aperçois quelques conférenciers, mais aucun de ceux qui prétendent m'écouter n'est présent. Il me faut compter de 10 à 20 mètres de plus pour vous voir. À l'évidence, les échelles d'urbanité et de convivialité ne sont pas pertinentes, pour ceux qui sont venus, ici, entendre Bohigas. Il faudrait, pour trancher nettement, imaginer une échelle de 500 m².

Plus généralement, je conçois un ordre de grandeur, qui irait de 500 m² à 1 Km², que j'appellerai, par opposition aux échelles d'urbanité et de convivialité, une échelle d'aménité. Cet ordre de grandeur contient non seulement notre colloque, mais également la plupart des rassemblements publics et de nos pratiques, à l'exception des migrations automobiles. Quand nous ne prenons ni le métro, ni le bus, ni aucun véhicule privé, notre appréciation commune des densités s'évalue à cette aune. Le voisin est à 20 ou 30 mètres (soit 500 m²). Le tabac est à 100 pas (soit 10 000 m²). La plupart de nos déplacements à pieds se concentrent dans un quadrilatère de 1 Km de côté. C'est à cette échelle que, le plus souvent, nous évaluons notre nombre : la salle est pleine ; en terrasse, les sièges du café sont tous occupés ; à battre le pavé sous la pluie, pour je ne sais quelle cause, nous allons en rangs serrés ; les boutiques du quartier sont, au sens propre, bien achalandées... pour toutes ces raisons, nous sommes nombreux. A contrario : il faut prendre sa voiture pour acheter une baguette ; les enfants doivent prendre un car le matin ; le médecin est au cul du loup... pour toutes ces raisons, nous vivons seuls.

À cette échelle d'aménité, les mouvements de la population mondiale sont moins tranchés. La concentration croissante à l'échelle d'urbanité et la décroissance constatée à l'échelle de convivialité ne sont plus pertinentes. La densité croît en périphérie de Marseille, mais elle décroît dans le centre, sans atteindre nulle part celle de la ville constituée au début du XX^{ème} siècle. À l'échelle d'aménité, le grand mouvement de mitage des banlieues pavillonnaires correspond à une décroissance. Mieux encore : il n'est pas sûr que la désertification des campagnes qui a marqué la période précédente puisse être assimilée à une augmentation de la densité. Nos grands-parents, qui ont rejoint les villes, ne venaient pas tous des fermes isolées et des cabanons perdus dans la garrigue. Le plus souvent, ils quittaient un village dont la densité, à une échelle de mesure d'un millier de mètre carré, n'était pas moindre que le lotissement où vivent aujourd'hui leurs rejetons. C'est dire qu'aux échelles où l'homme peut physiquement apprécier la proximité relative de ses semblables, sa densité est loin de croître uniformément. Elle décroît à l'échelle de convivialité. Elle fluctue à l'échelle d'aménité. À mesure que notre isolement augmente, nos certitudes s'affinent : Bohigas n'est pas là, parce qu'il est plus probablement ailleurs. Et rien ne permet de supposer que les choses aillent en s'arrangeant ce soir.

Incidentement, les échelles où son absence peut être constatée – urbanité, convivialité et aménité – renvoient à des approches distinctes de la relation humaine, et à des formes bâties spécifiques : la ville, la maison et le village.

Apparue au XV^{ème} siècle, « l'urbanité » désigne d'abord les qualités de la ville, puis celles de ceux qui y vivent. C'est une adhésion personnelle aux règles sociales, un plaisir de s'ouvrir à l'autre, qui n'engage néanmoins pas de liens affectifs particulier avec tel ou tel autre, et pas plus de liens de dépendances ou de subordination. L'urbanité est la mise en pratique quotidienne de la citoyenneté, d'une communauté de destin, d'une solidarité qui crée des devoirs, qui impose des règles de comportement, mais ne préjuge pas de la vie personnelle. L'urbanité a un lieu, où s'est justement conçu l'idée d'une vie privée distincte de la vie sociale : la ville.

La « convivialité », mentionnée dans certains livres de cuisine du siècle dernier, a été utilisée en 1973 par Ivan Illitch pour promouvoir un certain modèle de société communautaire. Elle engage des rapports positifs entre les personnes et postule des liens affectifs. Recréée à des fins d'utopie sociale, la « convivialité » est utilisée, dans la langue commune, et souvent dans l'idéologie dominante, pour colorer les pratiques sociales d'une teinte amicale et riante. Il y aurait de la « convivialité » dans les familles élargies, dans les hameaux de montagne, dans certains lotissements pavillonnaires, partout où la cohérence sociale, économique et culturelle du groupe est assez forte pour que des liens d'amitiés garantissent la capacité à vivre ensemble, à mener les enfants à l'école à tour de rôle, à se prêter la tondeuse à gazon et à prendre l'apéritif chez les uns et chez les autres. La « maison commune » est son lieu de prédilection.

Quant à « l'aménité », dont les latins qualifiaient volontiers leurs villas, elle demeure associée aux formes modernes de la campagne organisée. À mi-chemin de la ville rêvée et du hameau idyllique, le village manque de tout. Il ne jouit pas de l'anonymat et des mœurs policées de l'urbanité. Au village, on y sait qui est qui, qui fait quoi et qui couche avec qui. La vie privée y est intimement liée à la vie sociale. On s'y aime, on s'y déteste, on y est subordonné ou dominant, plus ouvertement qu'en ville. Mais, pas plus qu'il n'est une ville, le village n'est ni une tribu, ni un groupe d'amis, ni aucune des figures de la convivialité. L'individu y tient son rang, même si sa position sociale est très fortement mêlée à ses qualités individuelles. Une situation théoriquement invivable, d'extrême confusion entre une société étroite et des aspirations à la vie privée, y est dénouée par un certain « charme » (au sens social et magique du terme) dont rend l'aménité qu'on suppose au village.

Objet social, l'aménité est inconstructible en théorie et manifeste en pratique, au contraire de l'urbanité et de la convivialité, introuvables, mais théorisées. La figure d'un « citoyen » de droit, évoluant librement dans la ville, indifférent à toute dépendance et à tout affect, a été fondée en principe par les anciens. La convivialité peut également apparaître comme un objet théorique, dans une tribu de sympathiques primitifs qui auraient décidé de conceptualiser leurs pratiques. Urbanité et convivialité sont deux envers théoriques à la guerre de tous contre tous, deux formes possibles d'un contrat social. L'aménité intrique trop étroitement l'affect, le droit et la dépendance pour être un objet construit en théorie. Elle apparaît toujours comme un contrat social inachevé ou perverti. Noël du Fail et Rétif de la Bretonne mêlent des brutes policées par la ville à de bons sauvages qu'elle contamine. Il revient à Pagnol de les accoupler dans « Manon des sources », elle, la sauvageonne qui n'a plus que ses chèvres comme convives, et lui, l'instituteur confit d'urbanité. A moins qu'avec « le Petit Monde de Don Camillo », on préfère appareiller le sorcier et le chef de tribu. Impensable en théorie, l'aménité apparaît en revanche comme une manifestation concrète, perceptible, de l'urbanité et de la convivialité. Il ne nous est pas donné, dans la trame sociale, d'observer un citoyen de droit, idéalement urbain, ou un homme convivial, purement affectif. Le peu qui nous libère réellement de la domination brutale, tient à une certaine tension, à une certaine vibration entre l'affect et le droit.

Le même renversement concerne les formes bâties. La ville délibérée, tracée au cordeau, conçue à ses origines ou perfectionnée comme un contrat social, est un objet théorique reconnu. La maison isolée et ses dépendances n'est pas non plus ignorée. Mais d'où vient que, dans les innombrables publications sur l'architecture rurale française, le village, comme forme construite, soit aussi systématiquement ignoré ? L'aménité est difficile à penser autrement que comme ébauche d'une ville, ou comme resserrement des maisons isolées. Et pourtant, dans les manifestations concrètes du cadre bâti, nous connaissons peu de villes qui ne tiennent ses aspérités d'une campagne antérieure, et peu de maisons isolées affranchies des modèles urbains. L'aménité est une forme réalisée de l'urbanité et de la convivialité.

Elle est aussi, de plus en plus souvent, un slogan publicitaire. S'agit-il de promouvoir les télécommunications ? Après Mac-Luhan, on parle de « village planétaire » ! S'agit-il d'organiser le tourisme de masse ? On construit des « villages-vacances » ! S'agit-il de traiter les banlieues tentaculaires de Marseille ? On évoque ses « noyaux villageois » ! Le village a bonne presse....

Ce goût nouveau ne va pas de soi. Tout portait les discours dominants à s'en abstraire : l'urbanisme moderne prétendait à la nouveauté des besoins, à la rationalité des méthodes, à l'invention plutôt qu'à la reproduction de modèles anciens ; quant aux partisans de la forme urbaine, ils s'intéressent plus volontiers aux villes constituées qu'aux noyaux villageois.

On ne saurait négliger, dans l'histoire du XX^{ème} siècle, la permanence d'un courant « agraire ». Des cités-jardins anglaises aux lotissements pavillonnaires français, du Rêve Américain au Grand Reich Allemand, du fouriérisme à l'écologie, les vertus du « village » ont été régulièrement convoquées, mises au service d'idéologies qui n'entretenaient avec elles que de lointains rapports. Mais si les villages sont aujourd'hui parmi les figures dominantes de l'idéologie, c'est moins par les victoires qu'auraient remportés les promoteurs de la nature, que par les mécanismes de production des paysages modernes.

Les modernes détestaient moins la ville traditionnelle que ses excroissances, dont ils dénonçaient, avec la même vigueur que les partisans de la nature, l'absence de hiérarchie. Fascinés par l'organisation scientifique du travail industriel, ils en ont retenu deux principes : l'organisation des réseaux, mais aussi les méthodes de décomposition des travaux complexes en tâches élémentaires. Épigones zélés, les urbanistes modernes ont porté leurs efforts méthodologiques dans deux directions : la séparation et la rationalisation des flux ; la définition d'unités de complexités croissantes, imbriquées les unes dans les autres sur le modèle atomique, de l'électron à la molécule, de la maison à la ville de 100 000 habitants, en passant par autant d'unités « de grandeurs conformes » que le nécessitait les circonstances.

On sait ce que sont devenus les réseaux. L'urbanisme moderne n'est que rarement parvenu à une gestion raisonnée des flux ; la maille autoroutière est à peu près organisée, mais les flux piétons et les transports en commun ne disposent de réseaux spécifiques qu'en de rares endroits. Plus généralement, la trame routière dessert, bon an mal an, une multitude de « cités » (logements sociaux, lotissements pavillonnaires, équipements et zones d'activités). Les flux y sont mêlés, mais les cités ne communiquent entre elles que par l'intermédiaire du réseau routier. La prophylaxie tient moins à une parfaite séparation des flux qu'à un relatif éloignement des foyers d'infections. L'urbanisme moderne réel tient plus de la *mise en quarantaine* des « cités » que d'un hygiénisme conséquent. Dès lors, le dimensionnement des « cités » est resté le seul acquit, et la seule pratique concrète héritée du mouvement moderne. Après quelques erreurs retentissantes, l'unité « de grandeur conforme » rêvée par les promoteurs de la Charte d'Athènes s'est stabilisée à l'aune d'un gros village du massif central. Les fiascos les plus récents et les restrictions budgétaires le ramènent progressivement à la taille d'un hameau des Cévennes.

La production concrète de villages *en quarantaine*, desservis par un réseau routier rationnel, a favorisé des discours hybrides, entre la rationalité moderne et le naturalisme, une soupe tiède où se mêlent la chandelle et l'électricité, l'échelle humaine et la vitesse, les « racines » et la « communication », particules d'humanité baignant dans un jus fédéraliste.

Plongé tout cru dans la marmite, le mouvement de retour à la forme urbaine n'a pas tardé à se dissoudre dans le potage. Tandis que les saveurs de la vie urbaines étaient mêlées dans un curry convivial, tandis que fondaient les graisses et s'amollissaient les chairs, le squelette était retiré à l'écumoire. Les défenseurs de la forme urbaine entendaient fonder leur pratique sur une ville « vidée du contenu social spécifique qu'elle peut avoir à l'un ou l'autre moment particulier et qu'on laisse parler simplement de sa propre condition formelle ». Ce programme s'inspirait des travaux italiens sur la typologie et la morphologie des villes constituées. Ces études mettent en évidence une certaine permanence des formes bâties, qui s'inscrivent dans de plus longues durées que celles des circonstances qui les font naître. Les régimes politiques, les vies privées, les représentations symboliques de l'homme dans la société, passent et trépassent plus fréquemment que les formes qui les accueillent. La ville, et seulement elle, a cette capacité de permanence. Au gré des moments historique, elle s'accommode de bouleversement dans les pratiques, mais reste pleine d'une « tradition continue de la vie citadine », pour reprendre les propos de d'Anthony Vidler. En ce sens, elle est œuvre de mémoire, de cohérence sociale, de permanence des principes d'une société de droit.

On conçoit ce que ce discours sur la permanence n'ait pu être entendu, à plus forte raison suivi d'effets, dans un monde dominé par la consommation immédiate. La production concrète de villages atomisés n'a retenu de la forme urbaine que des fragments épars. La structure reste une affaire sérieuse, pensée en termes exclusivement routiers. Les villages *en quarantaine* ont vaguement teintés de « continuité urbaine ». Mais tout autour, le désert perdure.

S'il m'était donné de parler ici en mon nom, je dirais que le débat sur la centralité et la périphérie me paraît biaisé, en ce qu'il mêle des questions que se posent les chercheurs, et un problème précis que se pose l'aménageur. Les questions du centre et de la périphérie sont innombrables, partout où les économistes, les sociologues et les géographes identifient des hiérarchies territoriales. Ce n'est pas rien, d'apprendre que Marseille est située en périphérie de Rotterdam, que Rotterdam est en périphérie de l'Océan Pacifique, ou que la Canebière est en périphérie de la place Delibes. Ce n'est pas rien de se sentir loin de tout. Ce n'est rien de savoir qu'il y a, à Marseille, 10, 50 ou 100 centralités différentes. Ça donne le vertige aux architectes, comme à tout autre. Mais ils n'ont rien à en dire. Le seul problème où ils peuvent avoir quelques compétences relève de la forme. À ce titre, ils distinguent radicalement la tache grise des cartes IGN, celle du centre historique, et les périphéries parsemées des petits points noirs. Il y a plusieurs centres dans la tache grise : les Cinq Avenues ; la Plaine ; le Prado ; le Vieux Port ; etc. Mais on passe de l'un à l'autre sans hiatus, sans rupture d'intérêt, dans une trame serrée. Les petits points noirs de l'agglomération ne sont pas dépourvus de petits résidentiels ou marchands. Mais on circule de l'un à l'autre dans un système effiloché en radicelles. Il y a des trous, des béances, des déserts à franchir entre deux îles, dans cette « société d'archipel » que Jean Viard nous promet. Dans la tache grise du centre, nul n'est à l'abri de rencontrer l'autre. Dans les îles, dans les « villages » plus ou moins spécialisés qui émergent des infrastructures, chacun vit chez soi, quand bien même il « fréquente » de droite à gauche, et le plus souvent dans les rues de la tache grise. C'est par contraste entre les îles et les rues, entre la tache grise et les petits points noirs, qu'on peut parler d'un seul centre (qui en regroupe plusieurs) et d'une périphérie (qui organise ses centralités en archipel).

Implicitement ou explicitement, le discours dominant valide les petits points noirs comme autant de « villages ». La figure emblématique permet de réconcilier des projets radicaux et antagonistes : un contact direct de l'homme avec la nature et le plein air ; la chance pour tous d'une vie sociale de nature urbaine ; tout est possible, tout est dans tout, et le village résumerait tout.

Tenter de conserver une certaine rigueur dans les conditions actuelles du discours et des pratiques est un acte de résistance. Il doit en adopter les méthodes. Il doit exceller dans l'art du camouflage et du coup fourré. Puisque l'idéologie dominante place si haut le village, prenons les villages au sérieux, en espérant qu'il dégage des leçons utiles. Les îlots d'un village sont de moindre épaisseur qu'en ville. Les alignements y sont moins rigoureux. Les clôtures entre domaines privés et publics sont moins certaines. Les terrains peuvent être plus accidentés, à tel point qu'en ville, les reliefs les plus mouvementés – La Plaka à Athènes, Montmartre à Paris, le Panier à Marseille – ont longtemps été qualifiés de villages. Les types urbains sont moins associatifs qu'en ville. Enfin, les solutions de continuité sont plus supportables. En ville, à Marseille, la béance de la Porte d'Aix est une injure. Dans un village, une ruelle peut finir dans un champ, sans drame... L'intérêt porté aux villages ne doit pas faire renoncer au projet urbain. Mais dans les conditions d'opérations fragmentaires qui sont celles du monde moderne, il n'est pas inutile de s'intéresser à des procédures limitées dans l'espace. L'aménité, dès lors « qu'on (la) laisse parler simplement de sa propre condition formelle », fournit un corpus de hauteurs, de largeurs, de proportions, de matériaux et de mises œuvres de l'espace public. Elle permet une pratique du projet « de campagne », au sens militaire du terme, celui de la guérilla et du coup de main architectural. L'aménité, ou si vous préférez, la lumpen-urbanité, est notre condition sociale.

Bohigas, Chef de Guerre à Barcelone, menant d'autres batailles, à de plus grandes échelles, et sachant l'extrême précarité de notre condition, pourrait légitimement inverser les termes de notre question : pourquoi sommes-nous à Marseille, et pourquoi diable voulions nous l'entendre ?

Certains d'entre vous ignorent peut-être ce qu'il faut penser des rapports du centre à la périphérie, et, en bons citoyens, espéraient l'apprendre de la bouche d'un architecte qui fait autorité en la matière. Il y a de l'urbanité en ce dessein. D'autres espéraient peut-être lui adresser la parole, dîner avec lui, en toute convivialité. Mais j'ose croire que la majorité avait d'autres buts. Nous aurions aimé, à travers ce qu'il nous aurait dit, et que nous savons probablement déjà, évaluer la personne d'un peu plus près, jauger son accent et sa maîtrise du français, apprécier son sens de la répartie. Et nous étions tout disposés, quelles que fussent nos opinions générales ou nos inclinations personnelles, à infléchir sensiblement notre avis, par les grâces de la vive voix. Ces mobiles relèvent de l'aménité. La partie est remise.

Pascal Urbain, Colloque *la ville dans tous ses états*, Marseille, Juin 1995